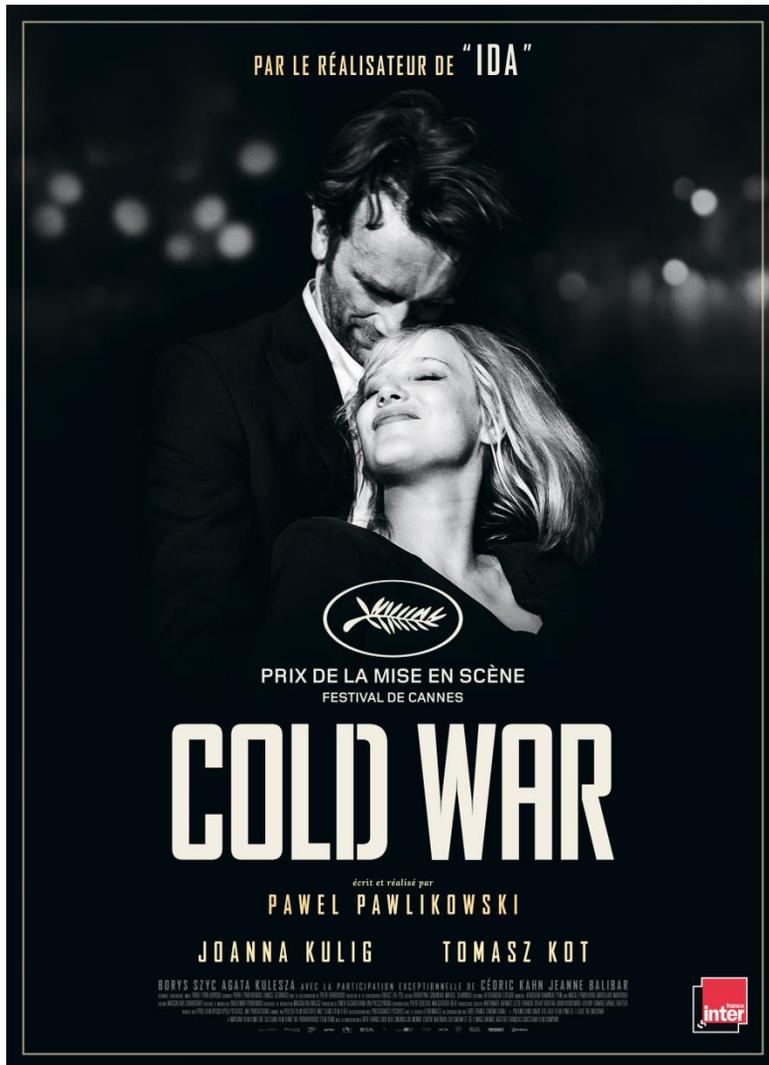


COLD WAR



REVUE DE PRESSE



Elle et lui, si différents l'un de l'autre. Lui, Wiktor, citadin consciencieux et instruit, est un pianiste talentueux, mais un rien désabusé. Elle, Zula, spontanée, plus jeune, venant d'une province reculée de la Pologne, ne se pose pas de questions : elle avance en improvisant. C'est un diamant brut. Débarquant comme une touriste pour une audition, elle ignore la chanson qu'elle va y présenter. Elle se greffe à une autre candidate pour chanter avec elle. Lui, dans le jury avec une collègue, l'écoute. Intrigué, désireux d'en savoir plus, il lui demande de chanter seule. Le voilà pris dans les filets de la sirène.

Cette audition, c'est pour un spectacle traditionnel de chant, danse et musique. Du folklore polonais que Wiktor et Irina, tous deux enseignants dans une école, souhaitent mettre en majesté à Varsovie. Pour cela, dans le froid, en véritables ethnographes, ils ont battu auparavant les campagnes profondes, le micro tendu, pour enre-

gistrer de vieilles chansons vernaculaires. Ces séquences de chasse au trésor patrimonial, à forte teneur documentaire (genre dans lequel Pawel Pawlikowski a commencé sa carrière), sonnent juste par leur réalisme, la mise à nu d'habitants divers – un duo de vieux paysans, une fillette... – chantant a cappella ou accompagnés d'instruments traditionnels. La musique est centrale dans *Cold War*. Loin de servir d'appoint, elle habite et habille les deux amoureux, le pianiste et la chanteuse. Elle les dépasse même, de par son caractère séculaire.

A l'unisson de cette musique, le film décolle et plane souvent, en sautant les années. Le diamant maintenant poli est devenu la star de la troupe, attendue à Berlin. Wiktor, qui suppose de moins en moins le régime stalinien, propose à Zula de passer à l'Ouest. On est en 1952, c'est encore possible. Mais il passe seul la frontière, sa bien-aimée ne venant pas au rendez-vous. Par manque de courage ? Par

peur du désamour ? Ou parce qu'elle entrevoit un autre destin pour tous les deux ? Celui d'une histoire d'amour impossible mais qui dure. Le sujet est ancien, mais Pawel Pawlikowski l'enrichit de manière élégante et bouleversante, en l'associant étroitement à la guerre froide. Une guerre qui pèse et empêche, mais aussi, c'est tout le paradoxe, qui aiguise, alimente, reflète même parfois cette passion. Dans la bohème de Paris, en Yougoslavie et en Pologne, de 1952 à 1964, Wiktor et Zula ne cessent de se quitter pour mieux se retrouver. Le cinéaste filme cet amour comme une malédiction, à travers des scènes où le plaisir et la mélancolie ne font qu'un. Des scènes à la fois intenses et un peu irréelles, comme les fragments distanciés d'un rêve ou d'un passé dont on ne voudrait garder que les souvenirs essentiels, douloureux et heureux.

Le noir et blanc, signé par Lukasz Zal comme dans *Ida*, fait encore la différence. Terne, mat, en Pologne. Nettement plus contrasté à Paris, très ensoleillé ou satiné la nuit, où Wiktor joue dans un club de jazz. Ce noir et blanc de haute tenue, c'est la moindre

des choses pour honorer un tel couple, infernal et céleste, inspiré par les propres parents du réalisateur, auxquels il dédie son film. Pawel Pawlikowski en fait des personnages de pur mélodrame, rejoignant la magie du cinéma muet – chaque réapparition de Zula, dans l'encadrement d'une porte, tient du miracle. Tomasz Kot, tout en charisme taciturne, compose un pygmalion fuyant, passif. C'est elle, son égérie, qui mène la danse. Elle qui comprend tout très vite, qui se bat. A cette héroïne entière, charnelle, Joanna Kulig apporte beaucoup d'énergie, d'émotion et de volupté, telle une Marilyn de l'Est. Elle se dépense sans compter, exubérante, excessive, auguste et pathétique – lorsque, sortant de scène, ivre, elle se précipite vers Wiktor : « *Je t'aime à la folie, mais je vais vomir.* »

Cette réplique piquante a un double sens. Car des actes dégoûtants, des persécutions ou des compromissions, il y en a dans le film, et des deux côtés du rideau de fer. Elles sont néanmoins rendues presque dérisoires au regard des deux cœurs qui battent la chamade et se déchirent. Un moment, on voit Zula et Wiktor descendre d'un bus, au milieu de nulle part. On pense à *La Mort aux trousses*, de Hitchcock. Mais nul avion ne foncera vers eux. C'est un ultime franchissement de frontière qui les attend.

– **Jacques Morice**

Lire aussi l'entretien page 3.

| Pologne -
Royaume-Uni -
France (1h25)
| Scénario:
P. Pawlikowski.
Avec Joanna Kulig,
Tomasz Kot,
Agatha Kulesza,
Borys Szyk.

Télérama



«COLD WAR», LA PASSION PAR-DELÀ LE RIDEAU DE FER

LA NOUVELLE RÉALISATION DU POLONAIS PAWEŁ PAWLIKOWSKI, RÉCOMPENSÉ POUR SA MISE EN SCÈNE AU DERNIER FESTIVAL DE CANNES, PERMET DE RETROUVER UNE ÉTINCELANTE COMÉDIENNE, JOANNA KULIG.

La révélation de *Cold War*, c'est Joanna Kulig. La jeune femme crève véritablement l'écran tout au long du nouveau film du Polonais Paweł Pawlikowski. Non contente d'y jouer la comédie à merveille, elle y chante et danse sur tous les tons, du répertoire traditionnel polonais au rock'n'roll des pionniers en passant par les ballades suaves du jazz des années 1950. «Paweł a pensé à moi en écrivant le rôle, mais il a quand même fait passer un casting à plusieurs autres actrices», nous expliquait-elle pendant le Festival de Cannes, où le film a recueilli la palme de la meilleure mise en scène. «Il doutait du fait que je puisse avoir l'allure de la jeune fille du début de l'histoire, mais il a

été convaincu par mes bouts d'essai. En lisant le synopsis, je savais que ce rôle était pour moi», explique-t-elle.

Musicienne de formation - elle a étudié le chant et le piano classiques -, Joanna prête idéalement sa voix à Zula, dont on suit l'évolution entre la fin de l'adolescence jusqu'à la trentaine. Elle a dû passer six mois à régler sa voix au diapason de la troupe au sein de laquelle son personnage commence à se produire après avoir été recruté. «I ne m'a pas été difficile de régler les parties de chant, mais la danse a exigé de nombreuses séances de travail.»

RÔLE DE RÊVE. Bourrée d'énergie, Kulig est dotée d'un tempérament aussi fort que celui de son personnage. «J'aime le caractère de Zula, qui est proche de moi par certains aspects. Mais elle possède une gravité liée au contexte de l'après-guerre. Je me suis inspirée de l'ultrasensibilité d'une artiste



comme Amy Winehouse pour mettre mon jeu au point.»

COLD WAR

Drame de Paweł Pawlikowski.

AVEC :

Tomasz Kot, Joanna Kulig, Agata Kulesza...

DURÉE :

1 h 24.

Ce rôle exigeant et tout en finesse a comblé les aspirations de cette artiste totale, boulimique d'expériences. «Chanter, c'est une partie du travail de comédien. Zula

est un rôle de rêve, qui m'a permis de chanter, jouer et danser. Venant du documentaire, Paweł m'a encouragée à être la plus naturelle possible. C'est déjà le troisième film que nous tournons ensemble. Il a été très attentif à mon sens du rythme», précise-t-elle. Court et haletant, *Cold War* bénéficie d'un montage très vif, qui met en valeur les séquences musicales.

Joanna Kulig est très impressionnante dans la scène où elle danse un rock endiablé dans un club parisien de la fin des années 1950. «Nous l'avons répétée une trentaine de fois, mais Paweł m'a encouragée à improviser des pas, avec toutes ces caméras autour de moi.» Malgré leurs quarante centimètres de différence de taille, l'acteur Tomasz Kot et elle composent un couple très harmonieux. «J'ai dû porter des talons hauts pour ne pas avoir l'air trop petite. Tomasz est un acteur sensible avec qui j'avais déjà eu le loisir de tourner. Nous avons interprété un couple dans un film plein de couleurs et très léger, à l'opposé de *Cold War*. J'étais heureuse de le retrouver. Nous sommes devenus proches amis.» ■

«Cold War», l'effroi de la passion

Pawel Pawlikowski s'est inspiré de la vie de ses parents polonais pour dépeindre cette romance détruite par le régime stalinien.

Un film glamour et chaleureux, un noir et blanc proche des photos Harcourt qui cependant chatoie et ne renonce jamais à la profondeur de champ, un passé reconstitué qui ne fige en rien l'histoire, un «réalisme poétique» comme on disait de Marcel Carné plutôt pour fustiger son académisme, mais dont ici la séduction romanesque opère à plein et n'oblitére pas le cœur battant des personnages: est-ce seulement possible? Comme dans *Ida*, son précédent film au succès massif et imprévu en France, Pawel Pawlikowski plonge dans le passé stalinien de la Pologne. Comme dans *Ida*, la caméra a le pouvoir d'attraper l'imperceptible et de rendre grâce au moindre reflet dans la blondeur d'une chevelure, de distinguer différentes nuances de noir, le camaïeu du blanc des flocons ou du gris de la brume.

Pavés. Mais, contrairement à *Ida*, c'est très charnelle et sans avoir peur du mouvement que la caméra narre les amours contrariées de Wiktor (Tomasz Kot, à tomber), musicien brillant et rabaissé par le régime, chargé de recruter des jeunes filles pour des tours de chant folklorique à la gloire du petit

père des peuples, et Zula (Joanna Kulig), la jeune fille élue parce qu'elle est «originale», effrontée, frondeuse, et que Wiktor veut la revoir. Elle a un passé trouble, a été emprisonnée pour avoir donné un coup de couteau à son père incestueux. Elle acceptera de surveiller son amant pour le régime sans trop voir le problème. Durant quinze ans et jusque dans le Paris existentialiste des années 50, ils s'aiment, s'infligent des avanies, se quittent, se retrouvent, s'aiment à nouveau, jusqu'à choisir la mort en se partageant des comprimés, et ce qui pourrait forger une saga interminable est un film bref, sans plan superflu.

Retour au point de départ, dans l'église détruite et perdue dans la campagne polonaise qui ouvre le film, et dont les murs palimpsestes laissent apercevoir sur une fresque le beau visage intemporel d'un jeune homme qui regarde la mort à l'œuvre. Pawlikowski signe le scénario, la réalisation et l'image de *Cold War*, qu'il dédie à ses parents, et dont l'histoire, dit-il, est inspirée de celle mouvementée de leur couple. Si la force romanesque l'emporte et résiste aux clichés – les pavés du Paris de Montmartre, la chambre mansardée, les bistrot –, c'est précisément parce qu'il s'agit d'une mémoire intime et d'une romance assurément mythifiée puisqu'elle est celle du cinéaste enfant, forcément exclu, sur ses parents, forcément très beaux, obligatoirement glamour. Un petit garçon fait d'ailleurs

une apparition dans les bras de son père. Le film ne serait rien sans la splendeur de Joanna Kulig, que l'on voit vieillir à l'écran, et qui, de la jeune paysanne, devient une chanteuse à succès dans son pays, mais aussi en France.

Divas. C'est difficile d'être saoule à l'écran de façon crédible; l'actrice, dont le personnage est souvent sous-alcool, y parvient très bien. Il y a un charme propre des divas et des chansons polonaises – façon Anna Prucnal – que l'actrice porte à merveille. Dès qu'il s'agit de moments chantés, la caméra s'éloigne, le plan devient fixe, et une mélancolie advient. Celle des fêtes que l'on regarde au loin, parce qu'on n'y est pas. Du temps qu'on ne comprend plus. Des séquences resteront longtemps, notamment quand Zula s'enfonce dans un lac et que ne demeure à la surface que sa bouche qui a encore la force de chanter a cappella. Le film, sélectionné au dernier Festival de Cannes, est reparti avec un prix de la mise en scène.

ANNE DIATKINE

COLD WAR de PAVEL PAWLIKOWSKI avec Joanna Kulig, Tomasz Kot...1h30.



L'amour noir sur blanc

Signé du réalisateur à qui l'on doit le très beau « Ida », Oscar du meilleur film étranger en 2015, « Cold War », récompensé cette année à Cannes

COUP DE CŒUR

du prix de la mise en scène, développe sur trente ans une ample histoire d'amour de toute beauté, et pas seulement par son somptueux et soyeux noir et blanc.

Nous sommes dans la Pologne stalinienne des années 1950 où de jeunes chanteurs et danseurs folkloriques intègrent une école spécialisée dans cette discipline phare du régime. Parmi eux, la discrète Zula impose peu à peu son talent et sa personnalité. Entre Wiktor, son directeur musical dont les ambitions vont bien au-delà du folklore national, et la jeune femme naît une liaison qui passera par l'explosion du jazz et du rock'n'roll dans un Paris bohème qui leur est interdit.

Furieusement romantique, « Cold War » rend le spectateur immédiatement captif, par une

espèce d'autorité immédiate, à l'image du régime qu'il décrit en toile de fond. Mais surtout, le film est littéralement habité par son duo d'acteurs principaux et notamment Joanna Kulig, consciente du déclin qui l'attend, bouleversante de grâce jusque dans sa descente aux enfers dans les vapeurs d'alcool.

RÉVÉLATION

L'actrice, qui est aussi chanteuse dans la vraie vie, a flirté jusqu'au dernier jour avec un possible prix d'interprétation pour ce personnage entier qui déploie toutes les nuances, tous les éclats, toutes les brûlures et les blessures de la tragédie amoureuse, genre qui n'a donc rien perdu de sa superbe à notre époque. La preuve avec ce film remarquable qui a tranché nos cœurs en deux. **PIERRE VAVASSEUR**

« Cold War », drame romantique polonais en noir et blanc de Pawel Pawlikowski, avec Joanna Kulig, Tomasz Kot, Boris Szyk... 1 h 29.



LUKASZ BAK

Na vous laissez pas décontenancer par le format carré en noir et blanc de ce brûlant « Cold War », sublime récit d'un amour impossible.

Cold War

de Pawel Pawlikowski

Le formalisme empesé de l'auteur de *Ida* trouve une ample respiration grâce à un récit très romanesque. Celui d'un amour dans l'Europe fracturée du XX^e siècle.

NOUS N'AVIONS PAS AIMÉ "IDA", le film qui valut à Pawel Pawlikowski de remporter un Oscar du meilleur film en langue étrangère et un beau succès public : trop lisse, trop beau, trop étouffant le cinéma du réalisateur polonais – qui cultive une esthétique proche d'une publicité pour un produit de luxe. Et qui conclut beaucoup de ses plans par un noir de quelques secondes dont l'utilité continue à nous échapper. *ColdWar* a beau avoir remporté à Cannes le prix de la mise en scène, cette dernière est trop décorative et raide pour que nous l'apprécions.

Alors pourquoi *ColdWar*, qui présente le même aspect qu'*Ida* (noir et blanc hyper léché) nous sied-il davantage ? D'abord pour son histoire, poignante, qui aborde un thème très actuel : où vivre heureux ? Dans quel pays, sur quelle planète ? *ColdWar* raconte l'histoire d'amour de Zula et de Wiktor. Ce dernier, musicien et compositeur, est chargé au début du film de repérer, dans la Pologne communiste de 1949, les meilleurs jeunes chanteurs et danseurs du pays afin de former une troupe qui deviendra la vitrine culturelle de la Pologne à l'étranger. Zula se pointe à ce "casting", elle a du talent, il la choisit. Leur amour est soudain, intense, passionné. Mais lui décide de passer à l'Ouest, et Zula décide de ne pas le suivre.

Commence alors une série de retrouvailles fugaces entre les deux amants. Et puis, à Paris, ils revivent un temps ensemble. Les voilà enfin libres de s'aimer. Alors tout va bien ? Non, car Wiktor a toujours été faible, ou trop adaptable, et Zula ne supporte pas qu'il compromette son talent au service d'une musique qui n'est pas la sienne, qu'elle soit belle ou non (ici, le jazz). Où vivre heureux dans ce monde impossible ? L'Est et l'Ouest sont aussi rebutants l'un que l'autre, pour Zula comme pour Wiktor : la liberté n'existe pas à l'Est, et à l'Ouest, seul l'argent compte. Et puis il y a aussi et surtout l'interprète principale du film, Joanna Kulig (dans la vie une pile électrique, fougueuse "comme tous les Polonais des montagnes", dit-elle en riant), qui dynamite littéralement de l'intérieur le cinéma hypercoincé de Pawlikowski. Elle est superbe, convulsive, capable d'un seul regard de suspendre le temps, elle sait chanter et danser dans tous les styles. Le film regorge de scènes musicales et dansées galvanisantes, où Kulig brille de mille feux. A elle seule, elle donne une âme au film.

Jean-Baptiste Morain

Cold War de Pawel Pawlikowski, avec Joanna Kulig, Tomasz Kot, Jeanne Balibar, Cédric Kahn (Fr., Pol., Brit., 2018, 1h28)

COLD WAR

DE PAWEŁ PAWLIKOWSKI. AVEC
JOANNA KULIG, TOMASZ KOT... 1H27.
15/20

L'EXPRESS



C'est l'histoire d'une idylle impossible. Celle de Zula et Wiktor, deux artistes qui se rencontrent dans la Pologne des années 1950.

Le destin n'aura de cesse de les réunir puis de les séparer, entre leur pays d'origine et Paris où ils s'exilent. Malgré les événements historiques et politiques, le couple continuera de s'aimer. Cold War est un film au titre explicite, puisque la guerre froide pourrait en être le personnage principal. Un peu comme la période nazie était le protagoniste d'*Ida*, son précédent long-métrage (à succès surprise). L'Histoire intéresse indéniablement le réalisateur, qui montre ici une Europe coupée en deux. Si la partie soviétique rappelle le cinéma aux lignes strictes d'Andreï Tarkovski, la parenthèse parisienne évoque plus la nouvelle vague filmée par Louis Malle dans *Ascenseur pour l'échafaud*. Pawel Pawlikowski est un cinéaste dont les citations cinéphiliques et l'esthétisme sont les plus grands atouts. Le jury du dernier festival de Cannes ne s'y est pas trompé, qui lui a décerné le prix de la mise en scène. Alors oui, on pourra trouver Cold War trop austère et trop mécanique. Le réalisateur assume cette distance avec le spectateur. Mais quelques passages (notamment le dernier plan, somptueux) sont si proches d'une certaine idée de la perfection qu'il serait bien dommage de passer à côté de l'histoire bouleversante de Zula et Wiktor. **A. L. F.**

CINÉMA // Pawel Pawlikowski est arrivé sur la Croisette auréolé d'un oscar du meilleur film en langue étrangère et fort de 500.000 entrées en France pour « Ida ». A Cannes, « Cold War » a remporté le prix, justifié, de la mise en scène. Une œuvre intense et bouleversante.

« Cold War » : guerre froide et amour brûlant

Thierry Gandillot

 @thgandillot

Pologne, 1949. Musicien reconnu, Wiktor est envoyé dans les campagnes par les pontes du Parti avec mission de recruter des artistes qui devront jouer dans des spectacles à la gloire du régime communiste. A cette occasion, il rencontre Zula, une jeune fille blonde au tempérament volcanique, dont il tombe amoureux. Elle prétend venir de la campagne afin de se faire embaucher dans un ensemble de chants et danses folkloriques. En réalité, elle sort de prison après avoir assassiné son père. « *Il m'a prise pour ma mère* », explique Zula à Wiktor, « *alors j'ai pris un couteau et je lui ai montré la différence* ».

Elle a du talent, du charisme, de l'énergie au point de vite devenir la vedette de la troupe. Consciente de sa chance, elle s'arrange pour ne pas faire de vagues et rester dans les bonnes grâces des huiles du Parti. Contrairement à Wiktor, elle ne cherche pas à passer à

l'Ouest. Calme et posé, Wiktor a été élevé au sein d'une intelligentsia raffinée et cultivée. Avant la guerre, il aurait étudié à Paris avec Nadia Boulanger. Sous l'occupation allemande, il aurait gagné sa vie en jouant illégalement du piano dans les cafés de Varsovie. Il est passionné de jazz, un genre interdit par le régime. Fuir à l'Ouest est pour lui la seule solution.

Leur passion durera vingt années au cours desquelles ils s'aimeront et se déchireront de Varsovie à Berlin, de la Yougoslavie à Paris. « *Je me suis inspiré de l'histoire de mes parents dont j'ai gardé les prénoms*, nous dit Pawel Pawlikowski. *Leur histoire était vraiment bordélique. Toute leur vie, ils se sont bagarrés. Mariés, divorcés, remariés, séparés de nouveau, pour finir leur vie ensemble, trop fatigués du cœur pour continuer à se disputer. C'étaient des parents magnifiques comme individus, mais désastreux comme couple.* » Pawlikowski a longtemps hésité avant de

réaliser « Cold War ». « C'était trop personnel, trop chargé de choses que je savais pour me sentir libre. Enfin, j'ai trouvé une façon de

raconter cette histoire sans expliquer tout de A à Z. Il y a beaucoup d'éléments hors champ, de non-dits, d'ellipses. Si on m'explique trop dans un film, j'ai le sentiment qu'un me prend pour un idiot, je me sens manipulé. Comment créer cette magie sans perdre le fil du récit, c'était tout le défi du film. »

Choix du noir et blanc

L'élégance et la force de « Cold War » tiennent beaucoup au choix du noir et blanc et du format carré. « J'avais pensé d'abord à la couleur, mais ça n'avait pas de sens. Dans la Pologne de l'époque, l'électricité était rare, le gris dominait. Le noir et blanc très contrasté crée une tension, une dramatisation. Quant au cadre au carré, c'est le bon format pour les visages, il oblige à se concentrer sur l'endroit où regarder, on n'est pas distrait par ce qui se passe autour. » La réussite du film

vient aussi de la façon de tourner et de diriger les acteurs. « Pendant le tournage, je laisse beaucoup du scénario de côté pour laisser de l'espace au film, gagner en fluidité. Si je suis trop le scénario – et pourtant il est très court, 50 pages au plus –, je m'emmerde. Beaucoup de réalisateurs n'ont pas ce courage. Je fais beaucoup de prises. Je tourne pendant cinq jours, je fais le montage dans la foulée et je montre le résultat aux acteurs afin qu'ils se rendent compte que leur personnage n'est pas dans leur tête, mais qu'ils font partie d'une image. Je les torture un peu. Au début, ça les perturbe, mais ils comprennent vite. »

Impossible de ne pas tomber sous le charme de Tomasz Kot, élégant et mélancolique, et de Joanna Kulig, sauvage et tendre avec ses faux airs de Gena Rowlands. Trois ans après « Ida », qui avait remporté l'oscar du meilleur film en langue étrangère, Pawlikowski représentera de nouveau la Pologne lors de la 90^e cérémonie. Powodzenia ! (*)

(*) « Bonne chance » en polonais.

ROMANCE ET DÉCHIREMENTS

**Le Journal
du Dimanche**

PASSION Prix de la mise en scène à Cannes, Pawel Pawlikowski raconte l'histoire houleuse de ses parents à travers l'Europe de la guerre froide

Cold War ★★★☆

Il se souviendra longtemps du Festival de Cannes. Trois semaines avant, Pawel Pawlikowski s'était cassé le pied. « *J'avais le métatarse en mille morceaux*, explique-t-il dans un français parfait. *Je passais mes journées allongé dans le lit de ma chambre d'hôtel, avalant quantité d'antidouleurs. J'avais une peur panique de monter les marches du Palais! Quand j'ai reçu ma récompense, la joie a effacé la souffrance.* » Après *Ida*, Oscar du meilleur film étranger en 2015, *Cold War*, toujours en noir et blanc, a décroché le prix de la mise en scène. Dans la Pologne de l'après-guerre, Zula croise le regard de Viktor lors d'un casting pour un spectacle folklorique. Coup de foudre entre la chanteuse et le pianiste, qui lui propose une vie meilleure en France. Contre toute attente, elle refuse...

À travers cette tragédie romantique, Pawel Pawlikowski raconte une passion autodestructrice, de Varsovie à Paris, sublimée par la photographie de Lukasz Zal. La narration, qui procède par ellipses temporelles, peut dérouter, mais elle renforce la dramaturgie et provoque même le vertige quand on découvre ce que sont devenus les héros, les choix qui les ont réunis ou éloignés, sans pour autant détailler leurs motivations. Le récit évoque le passage du temps et le don de soi à travers le personnage de Viktor, qui accepte de se soumettre corps et âme à son grand amour au tempérament indépendant et incandescent, Zula.

Cœur indomptable

Le réalisateur polonais retrace en fait la relation tumultueuse entre ses parents pendant quarante ans. « *Ils sont morts ensemble en 1989 juste avant la chute du Mur, qui a contribué à leur malheur - quelle*

ironie! Ma mère avait 57 ans, mon père dix de plus. Une petite blonde et un grand brun, une danseuse et un médecin. Elle s'est enfuie de sa maison à 17 ans pour le suivre. Ce film est leur mémorial. Toute leur vie, ils se sont adorés, déchirés, trahis, réconciliés. » Leur fils unique a trouvé de vieilles lettres de sa mère dans la cave de sa tante et découvert tous les hommes qui ont défilé dans son cœur indomptable. « *Gamin, j'ai été le témoin de son errance sentimentale.* »

Après avoir grandi à Varsovie jusqu'à 14 ans, il l'a suivie quand elle a déménagé à Londres, pour suivre son nouveau mari britannique. « *Je n'avais rien à dire car j'étais mineur, se souvient Pawel Pawlikowski. J'ignorais que je partais pour toujours, je pensais qu'il s'agissait de vacances. Je me suis retrouvé face à un beau-père que je détestais. Je ne parlais pas un mot d'anglais. J'ai été placé dans une école catholique dont j'ai été rapidement viré.* »

Réconciliation

Il dit avoir joué un rôle important dans la réconciliation de ses parents, qui ont sillonné par la suite l'Allemagne et l'Autriche. Avant de revenir à Londres, « *ville idéale pour les apatrides* ». « *Ma mère et mon père étaient inséparables. À distance, l'un idéalisait l'autre, et vice versa. Mais ensemble, ils ne se supportaient pas! Leur histoire a été plus forte que le monde qui changeait autour d'eux.* » Le metteur en scène brandit ses influences: *Scènes de la vie conjugale* (1974) d'Ingmar Bergman, *Casablanca* (1942) de Michael Curtiz, la nouvelle vague française et tchèque avec Robert Bresson, Jean-Luc Godard et Milos Forman.

Lui aussi dissimule un tourment intérieur. « *J'ai épousé une pianiste russe, décédée il y a dix ans. Quand nos enfants sont partis à l'université, je suis rentré à Varsovie. Aujourd'hui, j'habite à 100 mètres de l'appartement de mon enfance. Et j'ai retrouvé l'amour, une Polonaise. Je suis heureux.* » ●

STÉPHANIE BELPÊCHE

De Pawel Pawlikowski, avec Joanna Kulig et Tomasz Kot. 1 h 27. Sortie mercredi.

L'amour fou au temps de la guerre froide

— Prix de la mise en scène au Festival de Cannes, ce long métrage relate les amours contrariées d'un musicien et d'une chanteuse entre la Pologne communiste et le Paris bohème.

— Pawel Pawlikowski filme, de nouveau, dans un noir et blanc très stylisé, l'incandescence de la passion.

Cold War ★★★★★

de Pawel Pawlikowski
Film franco-polonais-
britannique – 1 h 24

Dans la Pologne de l'après-guerre, Wiktor, pianiste et musicologue, traverse le pays misérable et en ruine, à la recherche d'airs traditionnels populaires. En chemin, dans des fermes, il auditionne des musiciens amateurs. Un jour, sa route croise celle de Zula dont la blondeur, le charisme et le magnétisme l'envoûtent. Son cran, son énergie le troublent. Elle est en probation. Elle a poignardé son père qui la prenait pour sa femme. Elle chante et danse. On la sent ambitieuse, prête à tout. Le régime communiste impose sa loi de fer et l'ensemble folklorique de Wiktor, dirigé par un apparatchik zélé, doit devenir un

orchestre de propagande, chargé de louer Staline et d'exalter les valeurs prolétariennes. Très vite, Wiktor et Zula deviennent amants. Ils sont faits l'un pour l'autre.

Lors d'une tournée triomphale en Europe de l'Est, à Berlin, Wiktor trompe la surveillance des cerbères du régime et franchit le rideau de fer. Il refait sa vie, pianiste dans des clubs de jazz du Paris bohème des années 1950, et compositeur de musique de films. Zula est restée « *la femme de sa vie* ». Leurs amours sont contrariés par les circonstances historiques et leurs propres tempéraments. Ils se cherchent et se fuient. Ils sont inséparables et jamais ensemble. Wiktor, homme réfléchi, froid en apparence, attentif, mutique, et Zula, mouette blessée, femme de caractère, imprévisible, fantasque, n'accordent pas leurs caractères mais restent attirés l'un par l'autre. Malgré quelques échappées et rapprochements, ils sont tenus éloignés par la guerre froide et l'incandescence, jusqu'au sacrifice, de leur amour fou. Comme deux aimants qui se repoussent.

Cette errance romantique et brûlante dure une quinzaine d'années, pendant la guerre froide. Cette période délimite le cadre historique et géographique des allers et retours sentimentaux de ces deux personnages, hantés par le vertige toxique de leurs sentiments empêchés. L'un, transfuge, brûle ses vaisseaux et fuit

vers Paris; l'autre s'enferme dans le piège de l'appareil communiste, se condamne à renoncer à l'objet de son désir, à le sublimer, à le détruire, pour y revenir de nouveau.

Pour suivre ses personnages pris dans l'étau d'une perpétuelle attente et faire vibrer ce feu sous la glace, Pawel Pawlikowski ne sort pas du format carré (1:33), ni d'un noir et blanc cendré et brillant, qui, par des procédés anciens, offre une paradoxale voie d'avenir au cinéma. Il renoue avec le style de son précédent film, *Ida*, Oscar du meilleur film étranger en 2015. *Cold War* a déjà reçu le prix de la mise en scène au Festival de Cannes, et la moisson de récompenses ne cesse pas. Pawel Pawlikowski a révélé que

ce film était « *largement inspiré par l'amour compliqué et perturbé de ses parents* », morts ensemble en 1989, juste avant la chute du mur de Berlin, et condensait leur destin – *Cold War* leur est dédié : « *Incompatibilité de tempérament, appartenance à des cultures différentes, impossibilité de vivre ensemble malgré un désir fou d'y arriver, souffrance de la séparation, difficulté de vivre en exil, de se comporter correctement sous le totalitarisme malgré la tentation de se rebeller.* » Les deux héros, Wiktor et Zula, portent les prénoms de ses parents.

Tout autant que cette histoire d'amour dont le cinéma capte et sublime les regards pour leur charge

LA CROIX

émotionnelle, langage direct qui se passe de mots, les élans, les mouvements discrets, *Cold War* envoûte par le style du cinéaste, les ambiances sonores, des chants populaires polonais au climat jazzy de l'Ouest, l'infinie poésie des images, le temps allongé des scènes, la beauté de ce noir et blanc si éloquent. C'est un éloge de l'épure. Une démonstration de la puissance émotive du minimalisme pour traduire la relation tempétueuse de deux amants. Les deux acteurs, Joanna Kulig et Tomasz Kot, illuminent cette œuvre fascinante.

Jean-Claude Raspiengeas

repères

Pawel Pawlikowski

Naissance le 15 septembre 1957 à Varsovie.

Quitte la Pologne à 14 ans pour suivre sa mère à Londres.

Études de littérature et de philosophie à Londres et à Oxford.

Fin des années 1980, tourne des documentaires pour la BBC.

2000. *Transit Palace*.

2004. *My summer of Love*.

2011. *La Femme du V^{ème}*.

2013. Retour en Pologne.

2014. *Ida*, Oscar du meilleur film étranger.

2018. *Cold War*, prix de la mise en scène au Festival de Cannes.

Enseigne la réalisation et l'écriture des scénarios à l'école Wajda de Varsovie.

Le blues de l'exil et des amours fatales

« Cold War » Prix de la mise en scène à Cannes, le film de Pawel Pawlikowski évoque un amour impossible dans la Pologne stalinienne de l'après-guerre

SOPHIE AVON
s.avon@sudouest.fr

Le blues de l'exil et des amours fatales

« Cold War »

Prix de la mise en scène à Cannes, le film de Pawel Pawlikowski évoque un amour impossible dans la Pologne stalinienne de l'après-guerre

Dans la Pologne de 1949, un musicien, Wiktor (Tomasz Kot), sa collègue Irena (Agata Kulesza) et un bureaucrate du parti, Kaczmarek (Borys Szyc) sillonnent le pays pour enregistrer le patrimoine musical. Il s'agit aussi de choisir ceux qui l'incarneront sur scène, après avoir constitué un ensemble de chanteurs et de danseurs qui diffusera la glorieuse culture populaire polonaise. Dans les villages et les fermes, paysans, artisans, jeunes et vieux, entonnent des refrains d'autrefois, jouant d'instruments oubliés. Pawel Pawlikowski les cadre en noir et blanc, face caméra, en format carré. « Il faut connaître le solfège? » demande Zula (Joanna Kulig) à une voisine qui attend pour auditionner. « Non, ils veulent ça à la paysanne », répond la postulante.

Pas sûr que Zula soit la plus

authentique mais elle tape dans l'œil de Wiktor qui n'a guère de mal à la séduire. La jeune femme n'est pas dupe. « Vous vous intéressez à moi ou à mon talent? » l'interroge-t-elle. Fatal amour, forgé par la nécessité et empêché par l'époque, que le cinéaste de « Ida » subordonne immédiatement à ce qui l'exacerbera tout en le condamnant : le Rideau de fer.

Fuir et se retrouver, sans cesse

« Je te suivrai partout », murmure Zula à Wiktor, tout en lui avouant qu'elle moucharde à son sujet. Il lui trouvait du tempérament, le voilà servi. On est en 1951, et l'ensemble qu'il dirige, les yeux sur sa bien-aimée qui danse en habits folkloriques, va se produire à Berlin. Les amants décident alors d'échapper au régime. « Je serai qui, là-bas? » s'inquiète-t-elle pourtant, plus pragmatique, plus intuitive aussi que lui qui rêve de liberté. Ils passeront leur temps à se fuir et à se retrouver dans un chassé-croisé mélancolique, elle surgissant une nuit dans le Paris des années 1950 ou apparaissant sur une scène de Yougoslavie. Disparaissant encore, puis revenant à Wiktor, s'escrimant à devenir ce qu'il veut qu'elle soit, tout en lui reprochant de n'être plus l'homme qu'elle a aimé. À Paris, Zula suffoque. Le disque qui la consacre en tant que chanteuse ne la

console pas de l'exil. Elle a l'impression de perdre son âme. Il ne peut se résoudre à la perdre encore. « Qu'est-ce qu'on a fait? » lâche-t-elle quand, à bout de course, le couple constate le désastre dont il a accouché.

Pawel Pawlikowski condense en une heure vingt-sept quinze ans de Guerre froide au fil de cet amour impossible, nourri d'absence et d'obstination. Un blues sur l'exil et sur une passion maudite. Filmé en une succession de flashes qui éblouissent avant de s'évanouir. C'est à la fois très beau et sans matière. Un songe dédié aux parents du cinéaste, dont il s'est inspiré jusqu'à donner à ses personnages leurs prénoms.

« Cold War »

, drame romantique de Pawel Pawlikowski (Pologne). Avec Joanna Kulig et Tomasz Kot. Durée : 1h27. En salle mercredi.



Tomasz Kot et Joanna Kulig. La Guerre froide au fil d'un amour impossible.



© Neue Visionen Filmverleih

Anées 1950. Compositeur, Wiktor sillonne la Pologne rurale pour glaner des mélodies populaires et trouver des voix. Bouleversé par celle de Zula, il fait de cette jeune interprète sa muse et sa compagne. Leur romance connaîtra des hauts et des bas, d'un côté puis de l'autre du rideau de fer.

Pawel Pawlikowski, ou la marque des origines. Est-ce un hasard si *Cold War*, ayant pour décor la Pologne d'après-guerre et d'avant sa naissance comme son film précédant *Ida* (2013), présente la également même radicalité formelle, la même rigueur quadrangulaire, le même noir et blanc ? Consciemment ou non, le réalisateur polonais renvoie ce

faisant de ce pays au système intransigeant un visage âpre, et reproduit dans le même temps les procédés du cinéma des origines – en lui donnant toutefois la parole, même s'il l'économise. Son "année zéro" intime devient un peu celle de la Pologne, voire celle du cinéma. Encore davantage ici, où l'histoire de Wictor et Zula s'inspire (on ne sait à quel degré) de celle de ses parents.

Mais la rigueur formelle n'abolit pas toute sensualité, c'est d'ailleurs l'un des sous-textes du film : les contraintes du régime obligent à contourner les règles pour parvenir à ses fins. De même que la musique traditionnelle trouve dans les arrangements jazz une nouvelle manière de sonner, pour mieux caresser l'oreille. Qu'importent les frontières, les nuits, les années, l'inéluçable histoire entre deux êtres choisis par la fatalité doit advenir. C'est à la fois le drame et la lumière de cette romance en dents de scie, à la fin déchirante – Pawlikowski excelle dans ce chaud et froid entre fièvre amoureuse et réveil glacial (revoyez le génial *My Summer of Love* de 2005). *Cold War* n'est peut-être pas aussi spectaculaire que bien des réalisations tape-à-l'œil contemporaines, mais il dégage une intensité brute qui légitime son Prix de la mise en scène au dernier Festival de Cannes. Bien que l'on se demande s'il ne s'agit pas surtout d'un prix de consolation à valeur d'hommage...

▼ **COLD WAR**

De Pawel Pawlikowski (Pol-GB,Fr, 1h27) avec Joanna Kulig, Tomasz Kot...

SORTIE LE 24 OCTOBRE

De l'autre côté

Format carré réduit, noir et blanc un peu grumeleux, et deux phares qui trouent l'immensité brumeuse et enneigée. La camionnette arrive devant un grand palais un peu décati aux allées boueuses, où le discours d'accueil d'un directeur autoritaire avertit tous ces jeunes gens qui viennent ici étudier la musique et la danse que l'heure est venue de rendre au vaillant peuple polonais son âme musicale. Pas de doute : on est en 1949, dans une Pologne passée sous le joug soviétique, et dans un film de celui qui déjà, dans le superbe “Ida”, imprimait la marque de son style : Pawel Pawlikowski.

D'Est en Ouest

Cette mise en place lance les deux grands fils conducteurs d'un récit qui va se dérouler sur plusieurs décennies, celles de la guerre froide et de la frontière hermétique tracée entre Est et Ouest. D'un côté, la musique comme marqueur d'une Histoire et d'un régime. Et de l'autre, avec la focalisation sur deux des personnages, une histoire d'amour déchirée par les fractures de l'Histoire. Viktor, le musicien qui dirige l'orchestre et les chœurs, et Zula, la jeune chanteuse rebelle, vivent en effet leur passion dans un contexte qui les amène, lui, qui ne supporte pas les contraintes que le régime fait peser sur son art, à passer illégalement à l'Ouest, et elle, d'abord réticente, à le rejoindre quelques années plus tard à Paris. Mais la liberté n'est pas si facile à vivre pour des émigrés coupés de leurs racines, et le côté “romance de

Paris” de leur idylle garde ce côté amer d'une transplantation douloureuse.

Malgré le froid, la flamme romantique

C'est d'ailleurs là, dans ce qui constitue le maillon un peu plus faible de son film, que le réalisateur démontre l'évidence de son talent. Le fort caractère qu'il donne à son personnage féminin, au tempérament rétif et passionné, avec un fond de nostalgie slave, fait que la classique histoire d'amour échappe aux clichés romanesques. Il y a de la violence dans cette passion, qui la teinte d'une tonalité tragique. L'évolution d'un récit qui, repassant d'Ouest en Est, retrouve ses racines, réinsère le film dans ce qui est son vrai décor : un univers glacé où la froideur n'éteint jamais la flamme romantique.

Avec Joanna Kulig, Tomasz Kot et Boris Szyc – Pologne, 1h24 – Prix de la mise en scène au Festival de Cannes.



■

Cold War, amour fou et guerre froide

<p> Gilles KERDREUX.</p>

Cinéma. Les amours tourmentées peuvent être très belles. Même dans une Europe impossible. La preuve avec Cold War du réalisateur d' *Ida*, Pawel Pawlikowski.

Elle, c'est Zula. Originnaire de la campagne polonaise, elle est belle et chante bien les airs traditionnels.

Lui, c'est Wiktor, un peu plus âgé mais bel homme. Il recherche les perles du patrimoine musical de son pays.

À la manière d'un Alan Lomax américain, à peu près à la même époque, il sillonne le pays avec une musicologue et un cadre du parti. L'objet est de monter un spectacle de danses et de chants pour glorifier le sentiment national.

De Varsovie à Paris

La rencontre de Zula et Wiktor était déjà écrite. Un amour fou commence. Un amour impossible aussi.

Le contexte n'est pas simple. La Pologne est au temps du stalinisme et le noir et blanc de ce film semble une évidence pour décrire ce pays si gris, contrôlé, corseté. Un pays bientôt trop petit pour ces êtres libres.

Wiktor part à l'Ouest. Pas Zula. Pas tout de suite. On passe de Varsovie à Berlin et Zagreb. On est surtout dans le Paris des années 1950.

Finalement, Pawel Pawlikowski, qui avait signé le si beau *Ida*, réussit à peindre une fresque romantique sur fond de la grande histoire en une heure et demie. Jolie performance.

Surtout, le réalisateur polonais décrit avec précision les rapports de force dans le couple, la difficile concordance des rêves, l'exil et la difficulté de tout redémarrer...

Il faut aussi s'arrêter sur le charisme de Joanna Kulig (*Ida*, *Les Innocentes*) et Tomasz Kot. Et surtout, le noir et blanc est somptueux et la réalisation suffisamment virtuose pour avoir obtenu le Prix de la mise en scène au dernier festival de Cannes. *1 h 27*.



Tomasz Kot et Joanna Kulig dans Cold War du réalisateur d'*Ida*.

ouest
france

« Cold War », un chassé croisé

amoureux

Drame. Ne ratez pas « Cold War » de Pawel Pawlikowski qui nous livre une histoire d'amour impossible, en hommage à ses parents.

Geneviève Cheval

Avec *Cold War*, Pawel Pawlikowski rend un émouvant hommage à ses parents qui se sont souvent séparés et réconciliés durant les quarante années qu'ils ont passées ensemble. Sur grand écran, dans un noir et blanc sublime - comme *Ida* -, le réalisateur polonais imagine une jeune femme qui chante et danse dans un ensemble folklorique réputé. Zula (Joanna Kulig) ne tarde pas à tomber amoureuse du chef de chœur, et Wiktor (Tomasz Kot) succombe rapidement à ses charmes et à sa voix sensuelle.

Une relation intense

Histoire classique, certes, sauf que cet amour entre musiciens passionnés se joue en Pologne, en pleine guerre froide, à une époque où il était quasi impossible de quitter le pays.

Pour fuir le communisme et exercer ses talents de jazzman à Paris, Wiktor profite d'une tournée en Europe pour s'enfuir. Mais Zula, devenue la star de la troupe, choisit de ne pas le suivre. La vie continue pour les amants séparés qui se croiseront à nouveau, pour mieux se

fuir.

Pawel Pawlikowski utilise à merveille la lumière et la musique pour entourer ces deux êtres que tout oppose : Wiktor, calme et raffiné, ne parviendra pas à maîtriser Zula, audacieuse et rebelle.

Pour filmer leur chassé-croisé, il joue de toutes les nuances du blanc et du noir : des tons grisâtres pour la Pologne, des touches contrastées pour les clubs parisiens. Les images sont aussi intenses que la relation qui nous est contée. Un mélo à l'ancienne à voir.

Geneviève Cheval

Cold War

De Pawel Pawlikowski (Pologne, 1 h 27) avec **Joanna Kulig, Tomasz Kot, Cédric Kahn, Jeanne Balibar...** ■

